

Jeu

« Terminus »

Jean-Louis Tremblay

Numéro 58, 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/27373ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, J. (1991). « Terminus ». *Jeu*, (58), 193–193.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

coups d'œil

«terminus»

D'après le roman d'André Morency. Adaptation d'André Morency et de Michel Nadeau. Mise en scène : Michel Nadeau; scénographie: Isabelle Larivière; éclairages : Denis Guérette; bande sonore : Robert Caux. Avec Nancy Bernier, Josée Deschênes, Benoît Gouin, Antoine Laprise, Rémi Montesinos, Rychard Thériault et Denise Verville. Une production du Théâtre Niveau Parking, présentée au Périscope du 22 novembre au 15 décembre 1990.

comme une mosaïque

Au fil des années, par la variété de ses sujets et sa manière originale de les traiter, le Théâtre Niveau Parking a habitué son public à des productions extrêmement bien étoffées, où la profusion d'images, d'idées et de traits de génie créateurs sait à la fois distraire le spectateur et l'amener à une certaine réflexion. Avec *Terminus*, pièce tirée d'un roman d'André Morency, adaptée au théâtre par l'auteur et par le metteur en scène, Michel Nadeau, la compagnie, fidèle à elle-même, ne fait pas exception à la règle, mais cette fois, par moments, on a l'impression que le vase déborde, tellement les thèmes sont nombreux et riches.

Dans le *snack-bar* désuet d'une gare d'autobus, Georges, mi-trentaine, trop jeune pour appartenir à la génération des *baby-boomers* et trop vieux pour être un enfant de l'informatique, attend patiemment en sirotant son café; tout à coup, son regard se fixe sur une passante anonyme, Olga, dont il s'éprend silencieusement. Ce coup de foudre à sens unique déclenchera chez lui un retour dans un passé qui reviendra à la surface de sa vie présente par bribes de discours, par tranches de vie, un peu à la manière d'une mosaïque dont on découvre la composition une fois que tous les morceaux ont été placés. Avec Georges, lui-même spectateur de sa représentation, nous découvrirons ses inhibitions, ses désirs refoulés, ses ambitions déçues; à travers l'évocation de ses phantasmes et de ses souvenirs, apparaîtront ses pulsions les plus intimes. On abordera donc des sujets aussi divers que l'Histoire, la sexualité, la

politique, la sociologie, les sciences, l'art, la religion...

Bien que certains monologues, ou longues répliques, m'aient paru quelquefois manquer de théâtralité, ce qui demeure le plus intéressant dans ce spectacle, c'est qu'on ait réussi à illustrer, de manière concrète et visuelle, des notions de nature aussi abstraite. Pour ce faire, on a eu recours à des interventions de deux genres bien distincts : celle d'un chœur formé des autres clients que le hasard avait amenés dans ce lieu et qui, par répliques autonomes, viennent faire la narration du passé de Georges ou témoigner de sa vie présente, et celle de séquences jouées qui font revivre, par petites scènes, certains faits marquants de sa vie, dont deux se sont révélées être les moments les plus drôles et les plus étonnants de cette production. Il est, en effet, difficile d'oublier Rychard Thériault en curé d'une autre époque donnant un cours de sexologie, ou Antoine Laprise expliquant la complexité de la fission atomique.

Encore une fois, les membres de cette compagnie ont réussi à nous étonner, faisant preuve d'un esprit créateur, dynamique et intéressant, mais, dans son ensemble, la production laisse l'impression d'une pièce qu'on n'a pas fini de construire, tellement l'architecture des morceaux à rassembler est complexe.

jean-louis tremblay